

Pages d'Aujourd'hui.

Berceuse pour les vieux.

Pour ma chère maman.

Oui, pour vous, doux, tendres vieux dont l'âge a blanchi ou éclairci la chevelure, dont le temps a aboli les ardeurs...

Et à vous j'ai songé, en voyant tomber toute cette neige : à vous, vieillards, frères, que le froid abat et meurtrit, comme il flétrit et menace les jeunes pousses...

— A ta santé, nature ! — A ta santé, vieil arbre de chair, tronc rabougri qui m'a donné jadis tout l'effort de ta floraison !

Oui, mais, d'ici-là, l'ancêtre est triste, dans sa chambre que meublent les souvenirs d'antan, les portraits de contemporains disparus, d'amis partis bien avant lui pour le grand voyage...

C'est là qu'il nous faut leur rendre toutes les gâteries reçues jadis, au temps de la prime enfance ; c'est alors qu'il nous faut les animer ardemment, leur laisser voir combien ils nous sont chers, sans fausse honte, sans mauvais orgueil...

Dans cette existence à la vapeur qui nous est faite, au milieu de la lutte pour la vie, parmi l'effrené surmenage qui nous brûle les veines, consume nos heures, flambe nos minutes...

pièces, laissant de notre laine à tous les buissons ; vous ne savez pas combien plus fréquemment on retourne la tête vers les jours d'ignorance et de douceur...

Au début nous vous avons jugés souvent sévères et injustes... Que nous disiez-vous que les roses avaient des épines ; les amours, des souffrances ; les amitiés, des trahisons ?

Puis, l'on a vécu... Alors, en même temps que nos songes, nos présomptions tombaient, feuilles mortes balayées par le vent !

Nous avions cru à une humanité supérieure ; nous avions reconnu la démente de notre rêve — il ne restait plus qu'à nous faire pardonner d'avoir blasphémé votre sagesse, ô chers, ô bons vieux !

Quelques fois, aussi, ce sont eux qui eurent tort contre l'élan de notre enfance, la vocation de notre destinée. Ils furent aveugles, se trompèrent, faillirent gêner l'avenir...

Mais les années ont passé, nous transfusant la vigueur de ces parents qui furent nos maîtres. Et notre taille se dressa, haute et droite, près de leur taille voûtée ; et notre front dépassa leur front !

Arrière, les méchants souvenirs ! Arrière, les petites rancunes auxquelles les faibles seuls ont droit ! Etro fort, c'est être bon. Appuie sur mon bras, ton bras, qui m'a menacé, ô père !

Et vous, aïeux, que vous m'avez néz été sévères ou propices, je ne me rappelle de vous que les heures bonnes, les heures tendres — enfants, tout petits enfants, ô têtes blanches, icônes du foyer, chers vieux !

Secrets et Recettes D'ANTAN.

POUR OTER LES ROUGEURS DU VISAGE. (Epoque de XIII.)

Les bulles ou oignons de lys cuits à l'eau ôtent la rougeur du visage si on l'oint le matin et le soir.

POUR GARDER DES ROSES FRAICHES TOUTE L'ANNÉE.

Il est dit que la reine Anne d'Autriche, aimant beaucoup les roses, avait fait faire souvent cette expérience :

Prenez du vin et du sel, autant qu'il en faudra, que vous mettrez dans un vase, lequel vous remplirez de roses que vous voudrez garder, mais il faudra mettre les dites roses avant qu'elles ne soient épanouies.

Après couvrez soigneusement votre vase et laissez à la cave. Quand vous voudrez avoir des roses, ouvrez le vase et en prenez, mettez-les au soleil ou au four afin de les faire épanouir. Par ce moyen, vous aurez des roses aussi odorantes et belles que si vous veniez de les cueillir.

POUR EMBELLIR LA FACE.

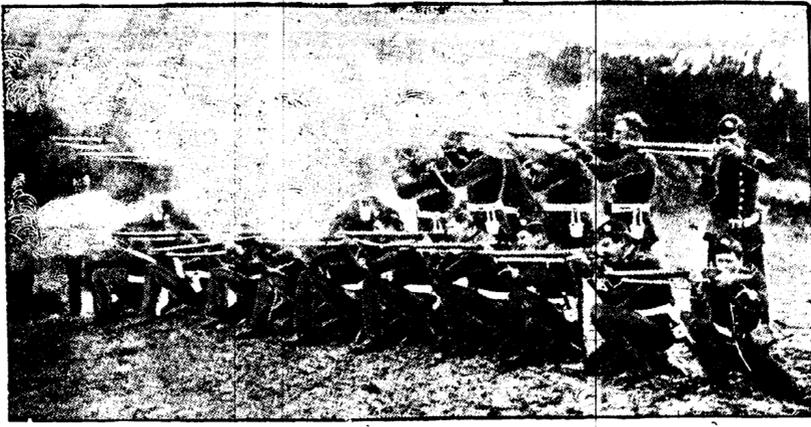
D'après Hézauld, l'alun pilé et mêlé avec le blanc d'un œuf frais, qu'on se frotte le visage avec, le remuant continuellement, lui s'épaississent et prendront forme d'onguent duquel si l'on oint le visage deux ou trois fois le matin et le soir, il sera rendu net et sans rides.

POUR PROVOQUER LE SOMMEIL.

Le jusquiname vert mélangé au chervil du lit fait dormir.

CONTRE LA SÉRITÉ

Prenez de la graisse de chien, du



TROUPES ANGLAISES A LADYSMITH.

avec de petites pierres ; mais il n'a pas compris la règle de leur jeu ; c'était peut être le foot-ball.

TABLETTES POUR FAIRE DORMIR.

Prenez d'écorces de racines de mandragore M. L., de semence de jusquiame, once 1 de semence de pavot blanc et rouge once 1.

Cuisez tout en deux litres d'eau de fontaine, jusqu'à la consommation de la troisième partie, le passez et ajoutez :

De sucre très blanc, livre 1. Et quand vous l'aurez derechef fait cuire parfaitement, ajoutez :

11 dragmes de noix muscade, de galles musquées, de bois d'aloès, d'écorces de mandragore ; et 11 dragmes de semence de jusquiame, de semence de pavot blanc et rouge.

CONTRE LA TOUX DES ENFANTS.

Takariensis dit que si l'on pend la pierre d'éponge au cou de l'enfant qui toussait fort, sa toux cessera.

Un dérivé de ce remède que l'on emploie souvent de nos jours, et qui est très efficace est une éponge trempée dans l'eau chaude appliquée au cou ou sur la poitrine de l'inflammation. Ce qui prouve encore que rien n'est nouveau sous le soleil.

PILULES DE GRANDE VERTU POUR LA MÉMOIRE.

Prenez du cubèbe, du calamus aromatique, noix de muscade, de girofle, de chacun une dragme et demie. Le bon esprit de myrrhe choisie, d'ambre-oriental, de chacun 1 dragme et demie. De musc, cinq grains. Formez-en des pilules avec suc de marjolaine, desquelles il en faut prendre une en s'allant coucher, deux au soleil levant.

POUR DRESSER LETTRE QUE PERSON NE SE POURRA LIRE.

Écrivez avec l'eau dans laquelle vous aurez dissous de l'alun et quand vous voudrez lire, vous n'aurez qu'à mettre le papier dans l'eau. Les lettres seront fort belles et lisibles.

LES ANIMAUX Microscopiques.

A quoi les animaux microscopiques peuvent-ils passer leur temps ? C'est une question que vous ne vous étiez jamais posée ; elle est pourtant intéressante, puisqu'elle a préoccupé un naturaliste américain, M. James Weir, et que ce naturaliste a consigné dans une brochure le résultat de ses observations.

Il paraît que les animaux microscopiques ressemblent beaucoup aux hommes, et que, après avoir vagué aux affaires sérieuses, c'est-à-dire à gagner leur nourriture, à la manger et à la digérer, ils éprouvent le besoin de se distraire et de se reposer de cette tâche ardue. Ils s'adonnent donc aux sports, aux jeux et aux arts d'agrément. Tout le monde a pu voir les chiens, les chats, d'autres animaux domestiques, pris d'accès de gaieté, se livrer à des courses folles, à des bonds capricieux, sans autres but que de prendre de l'exercice et de faire de l'hygiène.

Les plus petites bestioles ont aussi leurs heures de détente et se récréent selon leur fantaisie. M. James Weir a observé d'abord des araignées ; les araignées sont graves jusque dans leurs caprices ; M. Weir a vu l'une d'elles abandonner, à des heures régulières, la toile où elle chassait pour tisser, à côté, une petite bande étroite et longue, parfaitement inutile, où elle passa ensuite toutes ses récréations, se promenant d'un bout à l'autre, lentement, sans but, et paraissant rêver. M. Weir a étudié ensuite les fourmis ; il les a vues se ranger en deux camps, aller et venir, courir l'une après l'autre, comme si elles jouaient aux barres. Il a examiné à la loupe des vers imperceptibles, des annélides invisibles à l'œil nu, des insectes infimes dont une goutte d'eau contient toute une armée ; il a pu constater que ces bêtes minuscules faisaient dans la boue des rives des parties de cache-cache ; il assure que l'une d'elles se dissimule d'arrière les herbes pendant qu'une autre tourne le dos ; celle-ci la cherche ensuite, et, quand elle l'a trouvée, les deux partenaires changent de rôle. Il les a vues... jouer

LE CŒUR D'AMOUR

Conte inédit.

C'était l'heure rose. Dans l'éveil matinal, délicatement nuancé, les fleurs et les feuilles humides de rosée se tendaient très frais et très riants vers la lumière naissante.

Lesbius, le jeune chef, écarta la peau du lion qui formait la tente où, encore, reposaient ses deux compagnons de gloire.

Même les chiens, lassés d'avoir aboyé toute la nuit en leur inquiétude de l'ombre, avec la première leur strident l'horizon s'étaient couchés, tranquillisés.

Précipitamment, pour ne pas éveiller l'attention, le guerrier gagna la campagne et, debout sur un tertre, assista à l'éveil de la ville sainte qui, peu à peu, se réveillait à lui, déchirant son manteau de brume.

Et une émotion envahissait Lesbius à reconnaître les lieux familiers où il avait laissé ses parents, ses amis et son cœur aussi.

Il regretta presque, à cet instant, la victoire remportée, la victoire complète, les ennemis repoussés, le pays conquis, les chefs prisonniers, qui le forçait, pour obéir au désir du peuple dont la reconnaissance voulait accueillir triomphalement le retour vainqueur, à demeurer aux portes de la cité jusqu'à la pleine lumière.

Un frémissement des taillis fit retourner le jeune homme et, brusquement, dans le vert luisant du feuillage lavé par la nuit, Lycinna apparut comme une vision de fraîcheur, de jeunesse et de beauté ; Lycinna, la tant aimée, qui fortivement était sortie de la ville pour être la première à saluer le héros.

— C'est toi ! s'écria-t-il. — Ne m'attendais-tu pas ? Je n'osais point espérer ce bonheur.

Et l'aïdant à se dégager de plantes qui autour d'elle s'enroulaient, son bras musclé de soldat enveloppant la taille fragile de la vierge, il l'emmena jusqu'au monticule couvert d'herbe douce. Et Lycinna assise d'herbe douce. Et Lycinna assise, il s'accroupit à ses pieds, tenant ses mains dans ses mains, ses yeux dans ses yeux.

— Eh bien, dit-elle, tu ne me parles pas ? — Laisse-moi encore te regarder, oh ! ma chère bien-aimée, sursais-tu. Là-bas, au loin, en la rade vive des camps, j'ai si souvent évoqué ton visage qu'il m'est un plaisir extrême de le revoir enfin... Ce sont bien ces grands yeux ingénument moqueurs, ce nez fin aux narines frémissantes, cette bouche, fleur de pourpre, appelant le baiser... Laisse-moi de nouveau imprégner mon regard de ta chère image.

Mutine, elle secoua sa tête au front ombré de boucles folles : — Je ne veux plus, sinon, une autre fois, tu n'aurais plus plaisir à me voir.

— On ! Lycinna ! — On n'aime toujours que l'être qu'on ne connaît jamais complètement.

— Allons donc ! — La curiosité sait rettenir l'amour ; quand elle ne s'éveille plus, l'autre en profite et fuit.

— Comme tu es devenue sentencieuse ! — J'ai tant réfléchi, j'ai tant craint que, là-bas, au pays incertain, une vierge plus belle que moi ne sût te plaire.

— Nulle part au monde il n'existe une femme capable de t'égalier, tu es l'être unique, la fille des dieux.

— En tout cas, je les remercie d'avoir laissé dans le cœur de mon guerrier la tendresse que je lui avais inspirée.

Mais dans le camp, avec le jour, la vie revenait, les chiens aboyaient, les chevaux hennis saient et sur la tente des chefs, dans le vent, les étendards ondu laient.

— Il faut que je te quitte, soupire, la voix tout imprégnée de regret, Lesbius ; mes compagnons m'attendent.

— Déjà !

—Vois, sur notre tente, notre banderolle : c'est Hamilar, c'est Altos, ceux qui avec moi ont vaincu, qui m'appellent. Sans doute, les émissaires sont venus les prévenir que le peuple était prêt à nous recevoir.

Elle se leva et lui tendit la main : — Je serai sur ta route et alors qu'on agitera les palmes et les lauriers, moi, sur ton chemin de gloire, je te jeterai un simple jus blanc. Il te portera mon cœur.

Et, dans un sourire, elle demanda : — Le ramasseras-tu ? — Oh ! Lycinna !

Il allait la prendre pour embrasser ses lèvres qui le narguaient un plissement de coquetterie heureuse, mais elle se déroba.

— Les trompettes te préviennent, tes amis t'attendent, le peuple te réclame... Cela vaut mieux que de s'attarder avec une vierge, fut-elle enfant des dieux !

Et, en riant, elle s'élança dans le fourré où les lianes sur elle se refermèrent, protectrices.

C'était l'heure blanche. Le soleil, en sa toute-puissance, décolorait les choses dans la rudesse de son éclat. Et la route, et le ciel, et le mur de défense s'allongeaient uniformément blancs.

Au milieu de cet éblouissement, dans le bruit des trompes, des gongs et des acclamations de la masse, le cortège avançait.

D'abord les éléphants supportant les tours de fer, semblables à d'énormes et mouvants blocs de granite. Puis les cavaliers aux chevaux nerveux, aux rangs si serrés qu'avec leurs lances levées on pensait à une forêt en marche.

Ensuite, les légions aux lourds boucliers, aux larges épées, sur lesquelles le soleil miroitait mettant des tâches de feu.

Les chars remplis de butin précédaient les captifs qui, enchaînés, marchaient péniblement. Il y avait des soldats, des vieillards, des femmes et des enfants. Le corps à demi nu, tuméfié de coups et de blessures, les chevilles enserrées par les bracelets de fer. Mais plus que ces douleurs physiques, ils souffraient la honte des vaincus et leurs épouses étaient très courbées, leurs têtes penchées, pour dissimuler leurs faces contractées.

La masse grouillante et impatiente qui depuis des heures attendait, excitée d'une bestiale joie, grimaçait par la victoire, oubliant de tout pitié, les insultait et les frappait. Et même les petits, qui, ne pouvant mieux faire, couraient après eux en leur lançant des pierres. Sans l'intervention des mercenaires, s'affolant de ses insultes, le peuple eût fini par les massacrer avant que l'Empereur eût décidé de leur sort.

Mais les trompes de victoire lancées sans arrêt interrompre leur cri triomphants et la foule débrante cria :

— Les voilà !... les voilà !... Gloire, gloire aux vainqueurs ! Les trois jeunes chefs, montés sur trois chevaux blancs à longs crins, marchaient de front, beaux de force, de jeunesse, de vaillance, la tête haute, la mine fière, dédaigneux des hommages.

— Gloire aux vainqueurs, gloire aux triomphateurs ! Mais, tout en maintenant leurs montures qui s'éffrayaient, sous le masque impassible du visage, leurs âmes goûtaient la récompense de leurs efforts. Souvent, ils avaient pensé au retour glorieux ; ils ne se l'étaient pas imaginé aussi grandiose. Et sous le hâle gagné sur le champ des combats, le rouge de l'émotion leur empourrait le front.

Soul, Lesbius ne se laissait pas prendre par l'ivresse orgueilleuse. Ses yeux cherchaient Lycinna. Elle lui avait dit : « Je jeterai un jus blanc sur ton chemin de gloire, il te portera mon cœur... » et il avait peur de ne pouvoir, à la volée, le saisir, attachant à la fleur ainsi recueillie un présage de bonheur.

— Les voilà !... les voilà !... Gloire, gloire aux vainqueurs ! Les trois jeunes chefs, montés sur trois chevaux blancs à longs crins, marchaient de front, beaux de force, de jeunesse, de vaillance, la tête haute, la mine fière, dédaigneux des hommages.

— Gloire aux vainqueurs, gloire aux triomphateurs ! Mais, tout en maintenant leurs montures qui s'éffrayaient, sous le masque impassible du visage, leurs âmes goûtaient la récompense de leurs efforts. Souvent, ils avaient pensé au retour glorieux ; ils ne se l'étaient pas imaginé aussi grandiose. Et sous le hâle gagné sur le champ des combats, le rouge de l'émotion leur empourrait le front.

Soul, Lesbius ne se laissait pas prendre par l'ivresse orgueilleuse. Ses yeux cherchaient Lycinna. Elle lui avait dit : « Je jeterai un jus blanc sur ton chemin de gloire, il te portera mon cœur... » et il avait peur de ne pouvoir, à la volée, le saisir, attachant à la fleur ainsi recueillie un présage de bonheur.

— Les voilà !... les voilà !... Gloire, gloire aux vainqueurs ! Les trois jeunes chefs, montés sur trois chevaux blancs à longs crins, marchaient de front, beaux de force, de jeunesse, de vaillance, la tête haute, la mine fière, dédaigneux des hommages.

— Gloire aux vainqueurs, gloire aux triomphateurs ! Mais, tout en maintenant leurs montures qui s'éffrayaient, sous le masque impassible du visage, leurs âmes goûtaient la récompense de leurs efforts. Souvent, ils avaient pensé au retour glorieux ; ils ne se l'étaient pas imaginé aussi grandiose. Et sous le hâle gagné sur le champ des combats, le rouge de l'émotion leur empourrait le front.

Soul, Lesbius ne se laissait pas prendre par l'ivresse orgueilleuse. Ses yeux cherchaient Lycinna. Elle lui avait dit : « Je jeterai un jus blanc sur ton chemin de gloire, il te portera mon cœur... » et il avait peur de ne pouvoir, à la volée, le saisir, attachant à la fleur ainsi recueillie un présage de bonheur.

— Les voilà !... les voilà !... Gloire, gloire aux vainqueurs ! Les trois jeunes chefs, montés sur trois chevaux blancs à longs crins, marchaient de front, beaux de force, de jeunesse, de vaillance, la tête haute, la mine fière, dédaigneux des hommages.

— Gloire aux vainqueurs, gloire aux triomphateurs ! Mais, tout en maintenant leurs montures qui s'éffrayaient, sous le masque impassible du visage, leurs âmes goûtaient la récompense de leurs efforts. Souvent, ils avaient pensé au retour glorieux ; ils ne se l'étaient pas imaginé aussi grandiose. Et sous le hâle gagné sur le champ des combats, le rouge de l'émotion leur empourrait le front.

Soul, Lesbius ne se laissait pas prendre par l'ivresse orgueilleuse. Ses yeux cherchaient Lycinna. Elle lui avait dit : « Je jeterai un jus blanc sur ton chemin de gloire, il te portera mon cœur... » et il avait peur de ne pouvoir, à la volée, le saisir, attachant à la fleur ainsi recueillie un présage de bonheur.

— Les voilà !... les voilà !... Gloire, gloire aux vainqueurs ! Les trois jeunes chefs, montés sur trois chevaux blancs à longs crins, marchaient de front, beaux de force, de jeunesse, de vaillance, la tête haute, la mine fière, dédaigneux des hommages.

— Gloire aux vainqueurs, gloire aux triomphateurs ! Mais, tout en maintenant leurs montures qui s'éffrayaient, sous le masque impassible du visage, leurs âmes goûtaient la récompense de leurs efforts. Souvent, ils avaient pensé au retour glorieux ; ils ne se l'étaient pas imaginé aussi grandiose. Et sous le hâle gagné sur le champ des combats, le rouge de l'émotion leur empourrait le front.

Soul, Lesbius ne se laissait pas prendre par l'ivresse orgueilleuse. Ses yeux cherchaient Lycinna. Elle lui avait dit : « Je jeterai un jus blanc sur ton chemin de gloire, il te portera mon cœur... » et il avait peur de ne pouvoir, à la volée, le saisir, attachant à la fleur ainsi recueillie un présage de bonheur.

— Les voilà !... les voilà !... Gloire, gloire aux vainqueurs ! Les trois jeunes chefs, montés sur trois chevaux blancs à longs crins, marchaient de front, beaux de force, de jeunesse, de vaillance, la tête haute, la mine fière, dédaigneux des hommages.

— Gloire aux vainqueurs, gloire aux triomphateurs ! Mais, tout en maintenant leurs montures qui s'éffrayaient, sous le masque impassible du visage, leurs âmes goûtaient la récompense de leurs efforts. Souvent, ils avaient pensé au retour glorieux ; ils ne se l'étaient pas imaginé aussi grandiose. Et sous le hâle gagné sur le champ des combats, le rouge de l'émotion leur empourrait le front.

Soul, Lesbius ne se laissait pas prendre par l'ivresse orgueilleuse. Ses yeux cherchaient Lycinna. Elle lui avait dit : « Je jeterai un jus blanc sur ton chemin de gloire, il te portera mon cœur... » et il avait peur de ne pouvoir, à la volée, le saisir, attachant à la fleur ainsi recueillie un présage de bonheur.

— Les voilà !... les voilà !... Gloire, gloire aux vainqueurs ! Les trois jeunes chefs, montés sur trois chevaux blancs à longs crins, marchaient de front, beaux de force, de jeunesse, de vaillance, la tête haute, la mine fière, dédaigneux des hommages.

— Gloire aux vainqueurs, gloire aux triomphateurs ! Mais, tout en maintenant leurs montures qui s'éffrayaient, sous le masque impassible du visage, leurs âmes goûtaient la récompense de leurs efforts. Souvent, ils avaient pensé au retour glorieux ; ils ne se l'étaient pas imaginé aussi grandiose. Et sous le hâle gagné sur le champ des combats, le rouge de l'émotion leur empourrait le front.

Soul, Lesbius ne se laissait pas prendre par l'ivresse orgueilleuse. Ses yeux cherchaient Lycinna. Elle lui avait dit : « Je jeterai un jus blanc sur ton chemin de gloire, il te portera mon cœur... » et il avait peur de ne pouvoir, à la volée, le saisir, attachant à la fleur ainsi recueillie un présage de bonheur.

— Les voilà !... les voilà !... Gloire, gloire aux vainqueurs ! Les trois jeunes chefs, montés sur trois chevaux blancs à longs crins, marchaient de front, beaux de force, de jeunesse, de vaillance, la tête haute, la mine fière, dédaigneux des hommages.

— Tout à coup, dans la foule qui, en rangs compacts, l'ordait la voie d'honneur, il aperçut Lycinna, Lycinna encore plus belle dans l'émotion fièvre du triomphe de l'aimé.

Un joli sourire sur les lèvres, elle leva son bras, prête à lancer le jus, quand un soldat, ne comprenant point le geste, d'un coup rude lui rabattit la main.

Elle poussa un cri, le lis tomba et le cortège passa.

Et Lesbius, sur son cheval blanc qui s'éffrayait, devint plus pâle que les blessés qui, derrière, lentement suivaient les victorieux.

C'était l'heure rouge. Dans le ciel pâlisant, le soleil avant de disparaître s'éclaboussait en larges taches saignantes, et l'immense place où les trois temples de marbre s'élevaient en l'honneur de Brahma qui créa, de Wichnou qui conserve et de Siva qui transforme en étaient tout empourprés.

Les légions, les cavaliers et les mercenaires formèrent un grand carré au milieu duquel les trois jeunes chefs s'avancèrent, tenus dans la main leur glaive de parade. Et quoiqu'ils semblaient très petits dans le vaste emplacement le peuple, refoulé derrière les soldats les voyait très grands.

Il y eut un appel de gong et les prêtres aux tuniques blanches, suivis de prêtresses chargées d'entretenir le feu sacré, s'avancèrent, et, à quelques pas des jeunes hommes, élargissant les bras, de leurs priantes voix ils lancèrent l'hommage :

— Au nom de la Trinité, au nom de Brahma, de Wichnou et de Siva, nous saluons votre vaillance ! Et là-bas, la masse populaire, dans un murmure qui monte comme un grondement, répéta :

— Nous saluons votre vaillance ! — En l'honneur des dieux et en votre honneur, reprirent les prêtres, nous brûlons les fleurs d'amour, le sang de la victoire, le riz de la paix.

Et les prêtresses ayant jeté dans les casolettes de bronze placées au-dessus des trépiés les symboles, en larges spirales une sombre fumée monta vers le ciel enflammé.

Encore, les soldats et les prêtres s'écartèrent et l'Empereur apparut, imposant sous son lourd manteau de pourpre, sa puissante main appuyée sur la fragile épaule d'une fillette blonde.

Un instant, son regard de maître courut sur la foule, puis il parla et toutes les têtes se courbèrent comme si le souffle de sa voix pesait sur leurs fronts de toute sa puissance.

— Vous avez chassé les ennemis de notre sol, vous avez agrandi le territoire, vous avez enrichi la terre du pays conquis par le sang des vaincus ; pour vous récompenser, vous aurez la fortune : avec vous, je partage le butin.

« Vous avez honoré le pays, vous avez illustré mon règne, vous avez l'immortalité. Pour que votre nom demeure, à chaque ligne nouvelle, sur les plus hautes tours, dix esclaves crieront vos exploits. Enfin, vous qui vous êtes exilés, qui avez souffert, qui avez eu devant les yeux la grimaçant figure de la mort, pour vous dédommager vous avez le droit d'être aimé de la plus belle... Parlez donc, et celle que votre cœur désire vous apprendra.

Ils n'hésitèrent pas. Tous trois, aux heures de réverie, avaient évoqué une image sur laquelle toutes leurs aspirations s'étaient portées. Et bien qu'elles fussent différentes, la vanité d'Hamilar en venant la beauté, la cupidité d'Altos convoitant la richesse, et le cœur tendre de Lesbius réclamant l'amour, elles se réunissaient sur un seul être. Aussi, de leurs trois poitrines, le même nom jaillit :

— Lycinna !

L'Empereur les regarda et sourit. Ils étaient également jeunes, beaux et braves.

— Vous êtes trois et la plus belle est une... Comme je ne veux favoriser aucun de vous, voici ce que je décide : vous allez repartir à l'instant, mais cette fois à la plus charmante des conquêtes : à la conquête de l'amour, à la conquête du bonheur. Dans la forêt qui encercle la ville, Lycinna, la plus belle des vierges de mon palais, sera cachée. Celui de vous qui la trouvera deviendra son époux.

C'était l'heure bleue. La lune, de ses longues lamères claires, flagellait la forêt, et les sentiers et les fourrés, par instants, se trouvaient barrés d'une leur azurée qui augmentait au cœur l'ombre profonde du sous bois.

Les trois jeunes chefs avaient fait la route en silence, préoccupés du moyen de découvrir la beauté, la fortune ou l'amour. Maintenant, ils allaient se séparer. Lesbius, affaibli à l'idée qu'un hasard pouvait mettre l'un de ses compagnons en présence de l'aimée, d'un geste les retint.

— Cinq ans nous avons vécu côte à côte, cinq ans nous avons combattu coude à coude, cinq ans nous avons couru les mêmes dangers. Nous avons souffert, éprouvé et triomphé sans que jamais l'un de nous prononçât un mot, fit un geste qui pût contrecarrer la volonté des deux autres. Aujourd'hui, en souvenir de ces jours de lutte, je vous demande le plus grand des sacrifices.

— Les deux guerriers, simplement, répondirent :

— Parle !

— J'aime la vierge que l'on nous oblige à conquérir, je suis aimé d'elle, c'est vous dire la souffrance que j'ai ressentie en entendant l'arrêt de l'Empereur. Mais aussitôt un espoir m'est venu. Mes amis de vaillance et de gloire comprendront ma misère. Ils ne partiront pas à la conquête de l'A-

mour, car ils ne le trouveraient point ; puisque déjà Lycinna m'a donné son cœur... C'est entendu, vous consentez ?

Et vers eux ses bras se tendaient pour une étreinte reconnaissante. L'aimé de ses compagnons l'arrêta :

— Toi-même viens de le rappeler, jamais nous n'avons permis que l'un de nous courût un danger que les autres ne couraient point, pourquoi veux-tu qu'il n'en soit pas de même lorsqu'il s'agit de conquérir le bonheur ?

— Ensemble nous avons subi les mêmes tourments, les mêmes privations, continu le second, il est donc juste qu'en toute égalité nous livrions le dernier combat.

Et, dans les sentiers opposés, ils disparurent.

Lesbius ne se souvenait point d'avoir jamais tant souffert. Il se trouvait le plus misérable parmi les misérables et, oubliant les couronnes de laurier, le riche butin, les dix esclaves qui sur les plus hautes tours criaient son nom, tombant à genoux il implora la pitié des dieux.

Tout à coup, dans le grand silence de la nuit, il perçut un bruit, un bruit lointain mais régulier comme le heurt d'un pilon sur la graine. Et, en l'écoutant, il remarqua, surpris, que ces coups correspondaient au hâlement ému de son cœur.

Alors, se levant, il marcha vers ce bruit.

Qu'importait la direction prise ? Somya, dieu de l'Amour, seul pouvait permettre que dans la forêt immense il rencontrât l'aimée.

Et il allait au hasard, cherchant simplement à rejoindre l'étrange travailleur dont les coups se confondaient avec les rudes coups que son cœur frappait en sa poitrine.

Brusquement, dans une clairière, sous le rayonnement de la lune radieuse, il aperçut Lycinna. Attachée par la taille à un arbre, la bouche fermée d'une écharpe de soie, voulant quand même avertir l'aimé, elle avait imaginé de frapper deux baguettes l'une contre l'autre.

Mais dans l'émotion de sa douleur, ses mains avaient accordé leur mouvement au battement de son cœur. Et leur mutuelle passion, si sincère et si prototypique qu'elle prenait sa source aux sources mêmes de la vie, les faisait palpiter à ce point à l'unisson que, sans savoir, sans comprendre, l'aimant croyant courir, en sa tendre folie, après les battements de son cœur d'amour, avait répondu au mystérieux appel.

I e docteur Leyds à Berlin. Presse Associée

Berlin, Allemagne, 3 février.—Le ministère des affaires étrangères d'Allemagne nie que le docteur Leyds, l'agent diplomatique de Transvaal, tente d'engager le gouvernement de Berlin à se rendre à un mouvement d'intervention.